

## Référentiel et méthode

*Comment la méthode de la recherche peut-elle être étendue aux sciences humaines ?*

(Extraits)

Ferdinand Gonseth, *Le référentiel univers obligé de médiatisation*  
Dialectica, l'Age d'homme, Lausanne 1975

### **Le référentiel « holographique »**

Sur un plan plus général, la vérité acquise dans telle ou telle situation ne saurait prétendre à une validité absolue. Elle est actualisation d'une exigence inaliénable et subjective, l'exigence de vérité. Toute actualisation de cette exigence en est une mise en situation. L'idonéité est le caractère de celle de ces situations que rien n'oblige encore à remettre en question. Voici maintenant, au même niveau que l'exigence de vérité, l'exigence de réalité qui lui fait contre-poids. Elle était jusqu'ici implicitement incorporée à la valeur de réalité de la « situation ». Comme pour l'exigence de vérité, le sujet est à la source d'une exigence de réalité qui l'oblige à poser qu'il existe encore autre chose que lui. Ces deux exigences sont dialectiquement solidaires : elles sont l'une et l'autre irréductibles, irréductiblement différentes et pourtant irréductiblement complémentaires. Elles ne sont, l'une et l'autre, actualisables que selon les modalités déjà souvent citées auxquelles les échanges informationnels doivent rester soumis. A ce titre, l'idonéité en consacre l'alliance. Mais comment l'exigence de réalité trouve-t-elle à se satisfaire ? Ce qui s'impose au sujet, ce ne sont pas des réalités en soi. Ce sont des interprétations référentielles (c'est-à-dire conditionnées par le référentiel établi) de la situation. Les interprétations référentielles momentanées ne sont pas nécessairement stables. Elles sont, dans la règle, changeantes, ne fût-ce qu'en fonction des changements de position du sujet. Dans ces conditions, comment imaginer qu'un référentiel d'une certaine stabilité puisse jamais s'établir ? Il suffit, pour le comprendre, de se référer à l'exemple d'un objet mobile dont l'identité se conserve à travers les images changeantes qu'il offre à l'observateur. Ces images ne sont pas reçues et interprétées indépendamment les unes des autres. Elles s'ordonnent en registres d'identification où, satisfaisant à une exigence de réalité justifiée par telle ou telle réunion de circonstances, les images successives se font accepter comme l'image changeante d'un seul et même objet en mouvement. Il en est de même de la succession des interprétations référentielles momentanées. Elles s'ordonnent aussi en registres d'identification par

l'intermédiaire desquels la succession des interprétations se fait accepter comme l'intermédiaire d'un changement « rée » par rapport à un seul et même référentiel. Sans le dire expressément, c'est naturellement de ce dernier référentiel, du référentiel établi qui reste le même sous certaines apparences changeantes que nous avons toujours, ou presque toujours, parlé.

C'est en ce sens que le référentiel peut être dit *holographique*, entendant par là que l'aspect sous lequel il se présente au sujet peut changer selon le rapport que le sujet établit avec lui. (pp. 191-192)

### **Du référentiel individuel au référentiel collectif**

Pour retrouver tous les attributs du référentiel individuel que nous avons vu engagé dans une triple genèse, il nous faudrait pouvoir encore parler avec quelque chance d'authenticité des exigences collectives de vérité et de réalité, ainsi que de leur mise collective en situation. Encore une fois, n'est-ce pas vouloir aller trop loin ? Il suffit pour dissiper toutes les hésitations de faire appel à l'exemple privilégié que la constitution d'une méthode de la recherche met en place : c'est l'exemple de la collectivité des chercheurs. Son existence de fait ne saurait être mise en doute. Mais comment expliciter ses modalités d'existence, et comment faire apparaître son projet d'exister ? Il ne faut pas chercher à le réduire à plus simple que lui. Dans sa concrétude, il est paradigmatique : son projet d'exister, c'est d'exister pour la recherche. Elle s'actualise en conséquence. Et pour la question que nous venons de poser, elle fournit une réponse modèle, elle aussi paradigmatique. Elle illustre l'exigence de vérité et l'exigence de réalité par l'actualisation la plus aiguë que la recherche scientifique sait en faire. Et la Méthodologie ouverte prétend fournir le paradigme de leur mise en situation en les accordant selon les règles de la constitution et de la mise à l'épreuve des référentiels.

Nous rejoignons ainsi, à partir de l'analyse génétique du sujet individuel, le grand thème de la méthode qui nous a servi de fil directeur.

L'exemple de la méthode de la recherche élucide une question de principe. Nous nous demandions si, pour un être collectif, on peut retrouver l'analogie du référentiel individuel et de l'ensemble coordonné et structuré de ses attributs essentiels. La Méthodologie ouverte instaure l'exemple qui met la chose hors de doute. Mais quel jugement permet-elle de porter sur les innombrables référentiels collectifs qui existent en fait, à la fois juxtaposés et superposés de la façon la plus inextricable ? Elle doit surtout affronter le problème, non de les décrire dans leur coexistence désordonnée et dans l'irréductibilité de leurs antagonismes, mais d'en élaborer la synthèse dialectique. Or, pour que cette synthèse ne soit pas à jamais

impossible, il faut que l'expérience de certains grands échecs aient été faite et que leur négativité soit positivement intégrée aux préalables de toute intention de synthèse. La plus frappante de ces expériences est celle de la pluralité dans l'incompatibilité réciproque des systèmes philosophiques et plus généralement celle de la multiplicité des idéologies. Importe-t-il donc tant de savoir, et de conférer à ce savoir le statut spécial de la donnée préalable ? Il importe essentiellement que cela soit fait car on n'échappe pas à l'une ou l'autre des éventualités que voici.

Que ce soit pour l'idonéité des synthèses ouvertes ou pour l'illusoire vérité des systèmes discursifs clos, il faut nécessairement opter. Or une option de ce genre ne reste pas au nombre des actes superficiels que l'on peut ressaisir et retourner à volonté. C'est une décision dont il faut craindre qu'elle ne s'enfonce dans la profondeur du vécu et ne s'inscrive irréversiblement dans le projet même d'exister. Ce pourrait être là ma conclusion, mais j'ai laissé derrière moi quelques questions auxquelles je n'ai qu'incomplètement répondu. Je m'en vais encore le faire à la lumière même de ce que je viens d'énoncer. (pp. 195-196)

## **Conclusion**

Partant de l'idéal d'une harmonie préétablie, je me suis demandé jusqu'à quel point un référentiel « réel » peut y répondre. Je me le suis demandé tout d'abord pour un référentiel qui s'écarterait le moins possible de l'idée (qui s'est révélée, d'ailleurs, de plus en plus insaisissable) d'un référentiel naturel. La réponse ne pouvait pas être entièrement satisfaisante : dès son origine, et si naturel qu'il puisse être dit, tout référentiel est exposé aux risques de la malformation et par conséquent de l'inadaptation. Aussi ai-je immédiatement posé la même question pour un référentiel individuel sur lequel la pression formatrice d'un milieu préformé se serait déjà exercée. Dans quelle mesure la participation à un milieu et à un référentiel collectif préformé peut-elle se traduire en garantie contre les risques naturels ? Ainsi formulée, la question se reporte sur les référentiels collectifs et, finalement, sur les référentiels se déployant selon telle ou telle stratégie.

Pour rester aussi lucide que possible, ne pensons pas trop aux contre-coups que pourraient avoir sur nous certaines constatations désormais inévitables.

Pour un référentiel individuel, il y a trois ordres de risques au moins sur lesquels on ne saurait fermer les yeux. Chacun d'eux est susceptible de compromettre à sa façon le projet d'exister du sujet individuel :

-Il y a tout d'abord les risques que nous continuerons d'appeler naturels en dépit des réserves que l'usage trop peu nuancé de cette expression ne peut manquer de soulever. –

-Il y a ensuite –le fait n'est que trop connu– tous les risques liés à une intégration défectueuse, mal venue, en quelque sorte infirme, du référentiel individuel aux référentiels collectifs auxquels la situation lui impose de participer. Ce sont les risques inhérents au rapport même de l'individuel au collectif, rapport dont l'annulation équivaldrait à la plus grave des malformations.

-Il faut enfin prendre en considération dans toute leur ampleur et dans toute leur portée les risques inséparables de la formation d'un référentiel collectif. Ces risques sont innombrables. Ils tiennent, pour une part sans cesse croissante, à l'évolution contradictoire des collectivités qui s'entremêlent et se superposent au sein d'une même société.

Comment, subissant les contraintes contradictoires d'un milieu aussi chaotique, un référentiel individuel pourra-t-il se constituer dans une relative homogénéité, condition même de sa valeur d'intervention ?

De tout son poids, la question se trouve ainsi rejetée sur les référentiels collectifs. Or nous savons que le problème de leur mise en rapport, de leur coexistence accordée, de leur synthèse dialectique, domine, avec tous ses risques d'échec, l'urgente nécessité de concilier et de réconcilier le projet d'exister de l'individu et celui de la collectivité dont il doit être membre pour continuer à pouvoir être lui-même.

Peu à peu, la signification des considérations précédentes se transforme : il devait s'agir, tout d'abord, des résultats d'une analyse aussi objective que possible. Or nous voici de plus en plus visé nous-même jusque dans notre plus profonde intimité, jusque dans le mystère de notre équilibre existentiel, jusque dans le secret de notre bonheur ou de notre malheur. Comment un tel changement d'horizon a-t-il été possible ?

C'est que, l'analyse s'avançant vers ce qui devait être son terme, une idée-clef s'en est peu à peu dégagée, une idée capable de frapper en retour celui qui cherche à s'en saisir. La voici, dans son incomplétude radicale :

La fonction du référentiel est implacablement double et ambivalente. Il met, d'une part, le projet d'exister en situation, donnant forme aux conditions du pouvoir-être et à l'obligation du devoir-être.

D'autre part, le projet qu'il conditionne ainsi n'est pas un projet quelconque, c'est un projet d'exister. C'est pourquoi, à travers le projet, par-delà le projet, c'est l'existence même de celui par qui le projet s'effectue qu'il conditionne.

C'est là le fait essentiel dont je ne crois pas avoir encore épuisé la leçon. (pp. 196-198)

## Sur les préalables au dialogue entre hommes de science, philosophes et théologiens

(Extraits)

Ferdinand Gonseth in *Revue internationale De philosophie*, Bruxelles, Vol. 24, 197  
in *Sciences, Morale et Foi*, textes recueillis ordonnés et présentés par Eric Emery,  
*Dialectica*, l'Age d'homme Lausanne, 1986

Au début de cet exposé, on pouvait croire que le rôle du référentiel resterait limité. Nous venons de montrer comment son horizon s'élargit de proche en proche jusqu'à toucher l'ensemble des mises en forme, dès mises en situation de réalité du projet d'exister. Nous avons ainsi suggéré ce qu'il faut entendre par sa validité intégrale. Or celle-ci - les derniers mots du paragraphe précédent y faisaient clairement allusion, - ne laisse pas échapper la catégorie du religieux. Faut-il comprendre que, pour ce qui me concerne, l'ouverture du dialogue au théologien est désormais chose faite ? On peut estimer que la place que je viens de lui faire dans mon propre horizon, dans le dispositif de mon propre référentiel, n'est encore que très vaguement désignée. On peut même se demander si, pour en arriver là, il vaut la peine de mettre en place un dispositif aussi ambitieux. Je m'en vais donc revenir sur mes intentions.

Je disais que le dialogue commence par la reconnaissance de l'autre. Mais reconnaître l'autre reste sans signification si je ne découvre pas en moi une part de moi qui puisse être aussi celle de l'autre. Et encore faut-il que cette découverte s'impose avec tout son poids à celui qui se prête au dialogue. Il faut donc que, dans l'affirmation qu'il en fait, celui-ci s'appuie sur les garanties maximales dont il dispose. Pour un homme de science, ces garanties d'authenticité doivent donc être comparables, homogènes à celles auxquelles il fait normalement confiance. Leur fiabilité doit être de la même étoffe que celle de la trame des démarches scientifiques. Si tel n'était pas le cas, ce n'est pas l'homme de science qui parlerait par sa bouche. Cela veut dire que, dans l'effort le plus sincère d'être authentiquement ce qu'il entend être, il pourrait remettre sa découverte en question. Pour que cela ne soit pas, il faut donc que celle-ci ait la même fiabilité que le contexte au sein duquel elle a été mise au jour. Ce contexte est celui qui se trouve garanti par l'idée que le savant se fait le plus lucidement de la science et de la stratégie de la recherche scientifique. Or c'est dans son propre référentiel que prend forme pour lui la fiabilité dont il se sent le porteur. - C'est d'ailleurs, on l'aura compris, pour bien mettre en lumière cette instance de fiabilité ou de légitimation que j'ai

procédé à l'analyse du rôle du référentiel dans l'acte de connaissance. Mais il faut bien que j'y revienne ; car je ne m'identifie pas à l'homme de science dont je viens de parler. Ma propre instance de légitimation n'est pas celle d'une science qui se refuserait à poser en objet de recherche la méthodologie de sa propre recherche. Or le contexte où la recherche sur la recherche peut s'effectuer sans paradoxe est celui du dialogue constructif qui peut s'établir, qui s'est d'ores et déjà établi, entre l'homme de science et le philosophe. C'est dans ce contexte-là et par conséquent dans mon propre référentiel que la découverte que j'ai faite de l'autre prend tout son poids : elle se trouve ainsi authentifiée selon mes propres critères d'authenticité.

Mais l'esprit de l'homme est ainsi fait que la conscience qu'il prend de soi n'est jamais accomplie. La reconnaissance de l'autre inaugure une nouvelle connaissance de soi.

Il me faut regarder à nouveau le dispositif par lequel je mets en place mon instance la plus lucide de fiabilité. Peut-être ne l'ai-je pas encore vue dans son ultime réalité ? Et peut-être celle-ci ne me sera-t-elle jamais accessible. Il m'apparaît maintenant que ce dispositif ne représente qu'une certaine élaboration de mon référentiel, une élaboration sous une certaine lumière. Par ces derniers mots, j'entends suggérer une comparaison du référentiel avec un hologramme. Celui-ci ne révèle pas d'un seul coup l'intégralité de la représentation ( de telle ou telle réalité) qu'il assume. Il n'en laisse apparaître qu'un aspect variable selon la lumière qui l'éclaire. La lumière sous laquelle ma perspective s'était jusqu'ici dessinée, c'était celle qui fait de l'homme un chercheur. C'était l'intention de savoir. Dominante, celle-ci oriente le projet d'exister de celui qui la sert. Par là même, je l'ai déjà dit, elle a prise sur la forme d'existence de celui par qui ce projet s'effectue. Faut-il rejeter l'intention parce que, capable de déterminer entre d'autres la forme d'une certaine existence, celle-ci deviendrait factice du seul fait de ne plus être la seule possible ? Il n'en est certainement rien. Pour l'être humain, l'intention de savoir n'est pas séparable du projet d'exister: elle s'y incorpore. Elle appartient à la condition humaine. Le nouveau, c'est maintenant que, sur la voie de sa plus rigoureuse authenticité, elle découvre dans l'autre le principe de sa non-suffisance. Elle ne peut plus s'ériger en seul juge légitime. Selon le mode même du savoir, le chercheur découvre qu'il ne saurait être un pur chercheur. Il découvre en lui les traces des autres structures sans lesquelles il ne pourrait pas être ce qu'il est.

Je ne rechercherai pas tous les angles sous lesquels le référentiel pourrait être éclairé, tous les modes selon lesquels il pourrait être élaboré, donnant chaque fois naissance à un projet d'exister et à une forme possible d'existence. Leur pluralité est innombrable. D'un trait, je m'en vais aller jusqu'à celui dont le chercheur, ne se référant qu'à lui-même, pourrait se croire

le plus éloigné, celui qu'inspire et domine la foi. Que manque-t-il encore pour que le théologien puisse prendre part au dialogue? Le fait est que le théologien n'est pas seulement un croyant. Il n'est pas seulement un homme qui aurait choisi d'être dans ses limites un témoignage, une expression de Dieu. Il a choisi d'en témoigner aussi selon le mode du savoir et cela détermine, avant tout pour lui-même, les conditions à satisfaire pour qu'il soit un partenaire authentique. Saura-t-il découvrir en lui pour les faire siennes les conditions qui font de l'homme quelconque le chercheur engagé dans ses propres exigences de rigueur ? Tout le problème, non plus de l'entrée, mais de la présence durable au dialogue, est là.